

l'élément Européen, n'a pas encore réussi à s'y implanter aussi fortement qu'à Oran. On y trouve des caravansérails, des écoles publiques et des rues, presque exclusivement composées de cafés et de pittoresques boutiques arabes, au fond desquelles le marchand, tout bonnement couché sur une natte, sait attirer la pratique, d'un geste ou d'un regard.



UNE ÉCOLE JUIVE A TLEMEN.

braham, mon gentil Guide, me mena visiter une des écoles de ses coréligionnaires. Un essaim de petits garçons et de petites filles y psalmodiaient

leur hébreu. Le Rabbin qui dirigeait ce jeune troupeau,



me fit si bien les honneurs de son établissement, que pour l'en remercier, je ne pus me dispenser selon l'usage oriental, de l'inviter à venir avec moi, prendre le café et fumer une chibouque ou un narghuillé (¹),



(¹) La chibouque (*tchoubouck*) est une pipe à tuyau en cérisier, en jasmin ou en rosier, long de 6 à 7 pieds. Le narghuillé (*narghilek*) une pipe, dans laquelle la fumée traverse l'eau pure ou l'eau de rose, avant de s'aspirer par le tube en cuir long de plusieurs aunes, qui s'adapte à la carafe en cristal contenant le liquide. Généralement dans les maisons aisées, on place les pipes sur un petit plateau en métal, pour éviter de brûler les tapis.

au café voisin.



Il s'empressa d'accepter, remit le commandement à son moniteur,



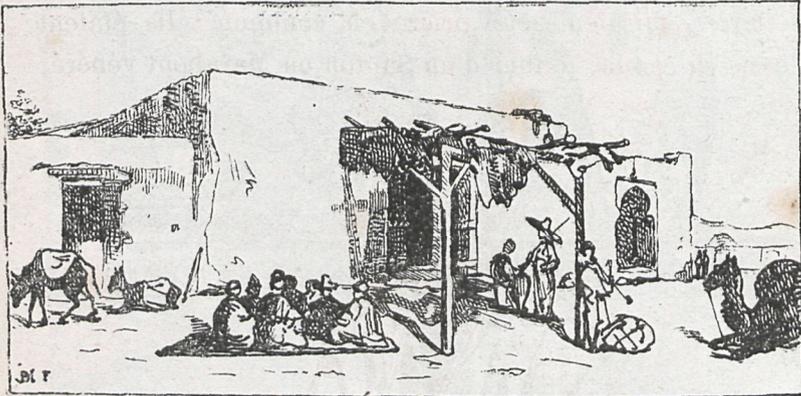


والصالحين



et nous allâmes nous installer gaiement, sur les divans d'un café arabe. Tout en fumant et humant le *moka* avec lui, je pus examiner à mon aise, les figures bizarres qu'y avait peintes sur le mur, un arabe à demi-toqué et, à ce qu'on m'assura, devenu complètement fou depuis. Je pris de ces peintures, un croquis, ainsi que de mon petit *Cicérone*, et après une demi-heure agréablement passée de cette manière, nous nous séparâmes; le Rabbín, pour retourner parmi ses élèves, et moi, pour continuer ma promenade,

et me rendre au marché arabe.



LE MARCHÉ ARABE A TLEMCCEN.

La vaste plaine qui, en dehors de la ville, sert de marché aux indigènes, qui viennent y vendre de la laine, du pain, du lait et autres comestibles, offre dans son ensemble, un coup-d'œil des plus pittoresques; les types qu'on y rencontre, sont vraiment saisissants!



Nous y assistâmes à une scène qui captiva toute notre attention. Quelques gens qui avaient terminé leurs affaires, faisaient leur prière en commun. Ils étaient assis en cercle, autour d'un Santon ou Marabout vénéré,



pour lequel chacun d'eux, avait préalablement déposé son *Denier à Dieu*, dans unealebasse préparée à cet effet. C'était un spectacle imposant, que celui qu'offrait leur profond recueillement et, ni le bruit du marché, ni les cris des ânes ou des chameaux, ne parvenaient à le troubler.

DEUX HEURES DE TRAVAIL, AU QUARTIER JUIF
DE TLEMCCEN.

En quittant le Marché arabe, le petit Abraham m'invita à vouloir le suivre chez ses parents, qui s'efforceraient, m'affirma-t-il, de me mettre à même de dessiner, (comme je lui en avais exprimé le désir,) quelque belle Israélite, dans son plus riche costume. A peine arrivé à sa maison, où je pénétrai avec une curiosité non moins vive, que celle des enfants qui au dehors me contemplaient de la fenêtre,



les voisines, bientôt informées du but de ma visite, affluèrent de toutes parts. L'attroupement, devant la porte, devint en peu de temps si formidable, qu'on se vit forcé de la verrouiller à l'intérieur; mais ses faibles gonds finirent par céder, et un tumulte effrayant, vint anéantir tous mes plans. Abraham, qui portait ma canne, fut obligé de s'en servir pour couvrir ma retraite. Il me fraya un passage, en criant à tue-tête: *valek! valek!* (gare! gare!) et parvint ainsi à me mener à quelques rues plus loin. Nous y rencontrâmes un de ses jeunes compagnons, à l'entrée de sa demeure, où il nous invita avec courtoisie, à vouloir venir nous reposer. de nos émotions.



Là encore, bon nombre de voisines accoururent bientôt, et en quelques instants, la cour s'y trouva

transformée en un véritable *harem*. Un vieux juif, accroupi sur des nattes, chantait ses Psaumes, au fond d'une petite salle basse, sans se laisser déranger



le moins du monde, par le bruit qui l'entourait. Mes projets allaient enfin pouvoir se réaliser, mais ce ne fut certes pas sans peine, ni sans promesses de récompenses. A peine étais-je occupé, que les exclamations d'étonnement les plus piquantes, sortirent du

groupe ébahi qui jamais n'avait vu de peintre. Une jeune fille, qui parlait assez bien le français,



me demanda ce que je comptais faire de mes dessins, et si je les aurais exposés comme le font les photographes, que déjà comme partout, on voit à Tlemcen. Je lui fis observer que mon seul but était de les utiliser dans mes tableaux, ce dont elle tira comme

conséquence, que je devais être acteur. Je me vis forcé de la laisser dans cette idée, ne réussissant pas à lui faire comprendre, ce que c'est qu'un tableau.

Au moment où je fermai mon portefeuille, enrichi de quelques précieux croquis de plus,





le gracieux cortège me conduisit encore à une maison voisine, où l'on m'offrit de dessiner en plus une petite fille d'une dizaine d'années, passant pour la plus gentille

de tout le Quartier, et à laquelle, pour m'être agréable, on fit mettre son plus frais et plus riche costume.



A peine installé devant l'intéressant modèle, dont on ne m'avait certes pas exagéré la nature, survint un personnage à l'air important, et devant lequel tout le monde se rangea, et pour cause: c'était le *magister* ou Maître d'école de ce Quartier populeux!



Quoique arabe, il parle bien le français, est très-poli, et semble tout heureux, de pouvoir pendant que je travaille, m'obliger en taillant mes crayons. Mais il ne paraît guère comprendre, (pas plus que mon entourage féminin,) à quoi sont destinés mes croquis. Il me demande si je les fais pour une Maison de commerce, et pour le satisfaire, je lui réponds, comme je l'avais confirmé à ces dames, „ qu'ils sont destinés au costumier d'une Troupe de théâtre.”

RETOUR A ORAN.

Mercredi, 7 Mai.



Dans l'après-midi, je pris congé d'Abraham. Le pauvre petit, qui en deux jours de temps, avait su m'initier dans tout le Quartier juif, me quittait les larmes aux yeux. Il me suppliait de vouloir l'emmener en France, ce que je m'aurais pas hésité un instant à faire, si mes moyens me l'eussent permis, tant j'avais en ce court laps de temps pu constater chez lui, d'adresse, d'intelligence et de dévouement. A cinq heures et demie, je reprenais le Courrier d'Oran. Cette fois, ce n'était plus en société d'une famille Juive que je fis la route. Monté à l'*Impériale*, je m'y trouvai en compagnie d'un

Zouave français, qui retournait dans ses foyers en Congé définitif. Pendant tout le trajet, il m'entretint de l'Afrique et des Arabes, qu'il trouvait *bons enfants*, mais *trop jaloux de leurs femmes*. Figurez-vous, me dit-il, que quelques hommes de ma Compagnie viennent d'en arrêter un, qui avait, il y a fort peu de jours, fracassé le crâne à l'un des nôtres, parcequ'il l'avait trouvé *causant tout familièrement* avec une jeune femme indigène de quinze à seize ans. L'arabe s'était traîtreusement jeté sur lui, et l'avait tué sur le coup. Mais, ajouta-t-il, il passera un mauvais quart-d'heure *sur la Guillotine*, et cet instrument n'entre pas *dans les goûts* des Africains. Ils se laissent bravement fusiller, mais quant à *ce machin là*, ils ne veulent à aucun prix *en faire la connaissance*.

Après mille histoires de cette force, qu'il me débita encore, je finis par m'endormir, pour ne me réveiller qu'au matin, en vue du beau lac de *Mizerghin*, une heure avant notre arrivée à Oran.

ORAN.

Jeudi, 8 Mai.

LE CAFÉ MAURE.

Le soir, nous nous rendîmes au Café Maure. Quatre belles Mauresques y étaient nonchalamment couchées

sur des divans. Trois musiciens arabes étaient accroupis à côté d'elles: l'un avait une espèce de guitare; un autre un violon et un troisième tenait, ainsi que deux des femmes, un tambourin à la main. Des deux autres *houris* aux yeux noirs, l'une était la chanteuse, l'autre la danseuse. Comme il faisait une nuit des plus magnifiques, les croisées restées ouvertes, nous permettaient, du divan où nous savourions le Moka et fumions une chibouque, d'apercevoir les voisines curieuses et



discrètes qui, du haut des terrasses de leurs maisons, venaient écouter les doux accords, auxquels on préludait, et qui, vu le retrécissement de la rue, arrivaient facilement jusqu'à elles. Le public se composait presque exclusivement d'arabes, dont les costumes variés, s'harmonisaient si bien avec la richesse de ceux des exécutants, qu'ils faisaient paraître des plus mesquins, notre vêtement occidental. Le luxe que déployaient dans leur mise, les gracieuses exécutantes, était surtout remarquable. La chanteuse, en guimpe d'une gaze des plus fines, mouchetée de paillettes d'argent, avait un jupon en satin bleu, que retenait aux hanches une belle écharpe en tissu d'or. Un riche mouchoir était coquettement posé sur sa belle chevelure, où, pour tout ornement on voyait une rose. La danseuse, également très-décolletée, avait une guimpe en soie transparente, pardessus laquelle, était posée une petite jaquette très-échancrée, en velours cramoisi. Un mouchoir rouge-orange lui ceignait la tête, et quelques pierreries ornaient sa coiffure. Deux roses à peine écloses, venaient s'y attacher, et descendaient jusque sur l'une de ses joues, où elle s'était coquettement peint une mouche des plus noires.

Après quelques solos, et des morceaux d'ensemble auxquels participèrent les voix d'homme, la danseuse descendit de l'estrade. Ce devait être le bouquet. Comme les almées du Caire, elle préluda par quelques mouvements de hanche, presque imperceptibles, et une